



# JOURNAL DE GUIGNOL

ILLUSTRÉ

On reçoit les abonnements :  
BUREAU CENTRAL DES JOURNAUX  
RUE TUPIN, 34.

Politique et Hebdomadaire

ABONNEMENTS :

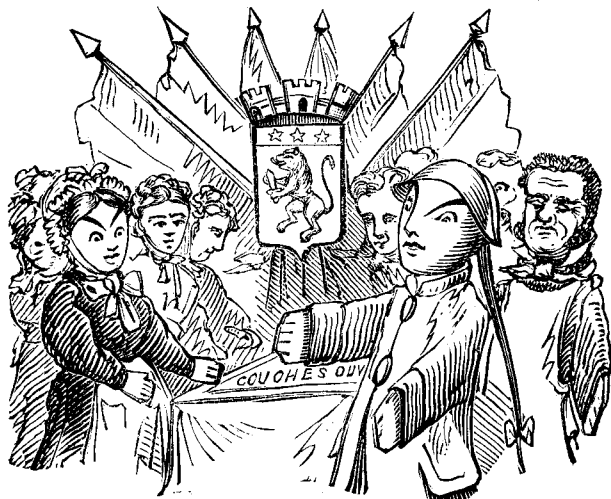
Lyon et le Rhône.....	Six mois. 6 fr.	Un an. 12 fr.
Autres Départements....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus.		

DIRECTION ET RÉDACTION :  
Rue de l'Hôtel-de-Ville, 71  
BOITE POUR LA CORRESPONDANCE

## LA RÉUNION DES BROTEAUX ET LE TRAVAIL DES FEMMES

par GUIGNOL

Eh ben ! les gones, qu'en disez-vous de note grande arreunion que n'a z'eu lieu samedi d'arrier aux Broteaux ? Te pas que c'était z'un bel spectacle d'arreluquer nos braves travayeurs Yonnais de tous les corps de méquier assemblés pour faire de fraternisance et dissecuter leurs



interêts et leurs droïts ? Nous étions là de miliasses de vrais cetoynens et, pour ça que me regarde, j'y aurais pas voulu manquer pour une place de parfait. C'est là qu'y gn'en avait de mamis qu'ont le fil ben coupé ; y nous ont de-trancanné de dissecours que tout un chacun n'en ovrant son portail de satisfassion. Ah ! y n'ont ben montré qu'y sont pas de bugnasses, les ovriers Yonnais ; y vous remuyont leur raquette mieusse que de depotés ou de sellateurs ! Parguienne, eusse, y font pas d'z'éventions et y disent selement tout ça qu'y pensent. Y vous devilent pas de phrases que sont longues comme de pièces sus le rouleau ; mais, si elles ont pas de longueur, elles sont tramées avé d'z'arguments dont la chaîne est solide et peut jamais casser.

Nous ons d'abord entendu le rapport de nos deleyés au grand congrès ovrier de Paris. Y z'ont traité des quesquions que sont pour nous les pus interessantes : les prud'hommes, la protectance des fenons et des miaillons, les candidatures ovrières, l'enseignement porcfrais-

sionnel, les chambres syndicales, les associations coperatives, et céleri et célera — tout de choses enfin que sont z'à l'ordre du jour et de parmière necessité. Je vous ai déjà ben sovent jacqueté sus le congrès de Paris de choses qu'étiot vraiment chenuses ; aujourd'hui nous povons dire avé ben de plaisir et de satisfassion qu'y n'a tenu tout ça qu'on attendait de lui et qu'y n'a z'overt la voie aux ameyorations et au porgrès. Pour quant à nos deleyés Yonnais, y meritent tous nos arremerciements pour la façon dont y nous ont arreprésentés ; en parsence de tous nos frangins de France, y z'ont fait voir une fois de pus qu'y gn'avait chez nous de genses de cœur avé de l'aïme dans la caboche. Aussi, samedi, nous ons été forcés de faire peter d'z'applaudissements en leur honneur à n'en faire debarouler toutes les vitres.

Ça que m'a rempli d'aise, ça z'été de voir toutes ces cetoynennes qu'assistiot z'à c'tte assemblée. Pardi ! c'était ben là leur place, pisque on y remondait des quesquions que les touchent autant que nous. Mémement gn'en a qu'ont fait de dissecours si sariieux et si canants, que nous en ons tous été ébaubis. Je n'ai z'été content d'entendre soutenir par de femmes les droïts de leurs insemblables ; c'esse avé justice et varité qu'elles ont esqueposé les misères qu'ablagent les pauvres fenons et les moyens que pourriot z'ameyorer leur sort.

Ah ! les t'amis, velà de choses que doivent z'en effet attirer note attention, et sus lesquelles on à ben raison d'arreclamer. Gn'a ben déjà longtemps que ça me sigrolle la comprenette et que j'ai de z'envies de vous devider tout ça que je me pense à ce sujet. C'esse portant vrai que les femmes ont trop de malheur, et que jusqu'à parsent on s'est pas assez occupé de les soulager. La vie est pas semée de roses pour toutes ; gn'a le pus sovent que de ronces et de cailloux.

Quand on pense que bien des pauvres ovrières sont obligées de chiner des quinze heures par jour pour ramyer une malheureuse pièce de vingt-cinq à trente sous, on se sent pris de veritable indignaison. Si encore elles en avaient toujours de l'ovrage ? Mais que de fois y faut qu'elles chôment, sans selement avoir pu mettre de coin quéques sous pour éloigner la fringale

que ne chôme jamais, elle ! Gn'a z'hélas ! pas de malice à comprendre qu'y en ait que virent de mauvais flanc et que deviennent de pou-trônes, et d'outes enfin qui, ayant pus de cœur et volant pas se deshonoré, préfèrent en fenir avé l'esistence et allument, pour se périr, le fatable rechaud de charbonnaille. C'est-y pas d'z'abominations que, dans le siècle ou nous sons et dans un pays qu'esse cirvilisé, tant de pauvres fenottes, qu'auriort pu faire de bonnes memans de famille, soyent réduites à n'avoir



pus qu'à choisir entre la honte et le suircide ? Et dire qu'y gn'a de salopiaux que guettent le mement oùsque c'tte misère esse à son comble, et qui en approfissent pour manigancer d'ignobles porpositions ! C'est ces emboimeurs qu'on devrait pas épargner, et ceusse que les connaissent devraient leur faire sus l'épine dorsable de moulinets avé la trique.

A tous les maux, on dit qu'y gn'a de causes et de remèdes. Une des causes principales, vous la connaissez pour le sûr, les t'amis : c'esse le travail que se fabrique sans frais et à bas prix dans c'tte ribambelle de couvents et ovriors que pullulent dans tous les coins comme de bardanes sus de paillasses. Ça se passe là-de-lans comme dans les prisons ; on peut ben livrer l'ovrage à bon marché pisque les genses que le font sont pas payés ; et ça fait que les ovrières que sont z'en ville et sargées de famille peuvent pas soutenir la concurrence et crévent de misère.

Pour ça qu'esse du remède, on nous l'a fait z'aussi toucher du doigt à la grande arreunion de samedi. Y faut qu'y gn'ait pour les femmes d'z'associations et de chambres syndicales que sarviront z'à les protéger. J'ai z'été dans le

contentement en apprenant qu'on avait déjà accompli à en regagner chez nous; espérons que ça continuera et que c'tte bonne estitution portera de fruits.

Mais pour ça, et avant tout, c'esse à nous qu'appartient de secourir les travayeuses et de les aider de nos conseils, de note amitié et même de nos pecuniaux, pace que nous sons solides, nous, et qu'elles sont de faibles criatures. D'ailleurs ça nous interesse quasi autant qu'elles, pisque, grâce à c'tte reforme, la femme, au lieu de nous amener de difficultés dans la vie, sera pour nous une aide que nous rendra pus forts. Fesez comme moi; tendez leur



z'y la main en leur montrant le chemin du travail qu'esse aussi qui-là de la vartu.

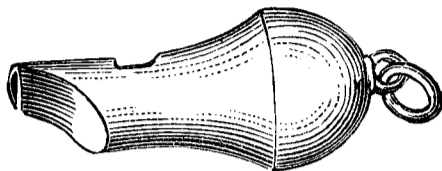
Mais, les frangins, pisque nous parlons de reformes, n'oublions pas que la vraie reforme sociable ne peut éister que si elle suit la reforme politique. Les badinguistes ont ben essayé de nous faire accroire l'incontraire; mais ces charipes étiont d'zintrigants que fesiont de menteuses promesses aux ovriers, pour ensuite mieusse les estrangouiller. C'esse, comme vous le savez, la Republique seule que peut faire viendre le porgrès et la prosperitance piblique.

Ayons donc de femmes republicaines qu'elèveront nos miaillons de façon à ce qu'y soient plus tard pour le pays et la democratie de cetoyens devoués! JEAN GUIGNOL.

M. Tony Révillon, le populaire et sympathique écrivain dont il serait superflu de faire l'éloge devant le public lyonnais, nous a fait l'amitié de nous adresser l'article suivant.

C'est une bonne fortune dont nous sommes heureux de faire profiter les lecteurs du Journal de Guignol illustré, et qui se renouvellera sans aucun doute.

## LE SIFFLET



Vous allez au théâtre, mes chers amis.

La pièce qu'on donne est bonne et les acteurs qui la jouent ont du talent.

Vous désirez témoigner votre satisfaction à l'auteur de cette pièce et à ses interprètes, et, comme il est convenu que, pour témoigner sa satisfaction, il faut frapper ses mains l'une contre l'autre, vous frappez vos mains.

Cela s'appelle applaudir.

Mais la pièce est détestable, et les acteurs sont plus mauvais encore que la pièce.

Témoigner votre mécontentement devient un besoin pour vous. Comme il est convenu que, pour témoigner son mécontentement, il faut imiter avec la langue et les lèvres le chant d'un oiseau nommé le Siffleur, vous sifflez.

Cette double manifestation est renouvelée des Grecs, comme le jeu de l'Oie.

On siffrait à Athènes du temps d'Aristophane; on siffrait à Rome du temps de Térence; on siffrait à Paris du temps de Corneille.

Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le hola,  
Peut aller au parterre attaquer Attila.

Attila était une tragédie de Corneille, et ces vers sont de Boileau.

Les uns ont dit :

— Nous ne voulons pas du sifflet.

Le sifflet est anonyme. Un critique signe l'arrêt motivé qu'il rend; un siffleur rend, sans se faire connaître, un arrêt non motivé.

Le sifflet est cruel. C'est après avoir été sifflé que Nourrit, pris d'un accès de fièvre chaude, s'est jeté par la fenêtre.

Le sifflet est injuste. On siffle le plus souvent avec un parti pris d'avance de siffler, sans écouter la pièce, parce que l'auteur est d'une autre opinion que quelques-uns de ceux qui l'écoutent, ou bien pour rien, parce qu'on a bien dîné.

Le sifflet est grossier. La politesse française veut qu'un spectateur ennuyé proteste en fuyant le spectacle, et non en le troublant.

Les autres ont répondu :

— Si le sifflet est anonyme, l'applaudissement l'est aussi. Chacun, dans le public, ne peut pourtant pas jeter son nom à l'appui de son opinion. Une salle de spectacle n'est pas un journal, et les trois mille personnes qui la remplissent ne sauraient être tenues d'écrire un feuilleton.

Si le sifflet est cruel, l'applaudissement l'est bien davantage. Eh quoi! J'ai payé ma place dix francs, vingt francs peut-être; j'entends applaudir des pauvretés qui offensent le bon sens et le goût, je regarde, j'aperçois les amis de l'auteur qui m'imposent sa littérature au nom de leur amitié, et je n'aurais pas le droit de protester!

Que le sifflet soit parfois injuste, c'est vrai. Que, par exception, l'on siffle une pièce avant de l'entendre, je suis forcé d'en convenir. Encore les siffleurs qui rendent une pièce responsable des opinions de son auteur ont-ils l'excuse de la passion.

Quant à grossier, eh bien! changez votre mode de manifestation. Trouvez un bruit poli, si vous le pouvez. Que signifie du reste la pratique? C'est du principe qu'il est question, et la question se résume en deux mots :

L'applaudissement et le sifflet sont deux effets différents d'une même cause, l'impression produite sur le spectateur par le spectacle.

Si vous supprimez l'un, supprimez l'autre. Il n'y a pas à sortir de là!

Alors supprimons-les tous les deux.

Bien entendu, nous supprimerons aussi la claque, quoique les applaudisseurs gagés n'aient aucun rapport avec les autres.

Cette triple exécution accomplie, nous écouterons les acteurs avec la froide dignité qui convient à des gentlemen tels que nous.

## La Sainte-Eugénie

C'était l'autre jour la Sainte Eugénie, et par conséquent la fête de l'ex-impératrice. La veille, M. Maupas, dit de Maupas, l'un des coryphées du parti bonapartiste, était arrivé à Lyon pour y réchauffer le zèle des fidèles et organiser une manifestation. Ex-préfet de l'empire, ex-ministre, et l'un des auteurs du coup d'Etat de Décembre, M. de Maupas semblait au comité de l'Appel au peuple posséder toutes les qualités requises pour mener à bonne fin sa délicate mission. Néanmoins, dans l'accomplissement de sa tâche, il a trouvé, paraît-il, bien des difficultés — le pauvre homme! Cela est prouvé par certaines lettres et conversations dont le hasard nous a donné connaissance, et que nous nous empressons de reproduire.

### PREMIÈRE LETTRE

A M. Rouher, député. — Paris

Mon vieil Eugène,

Je viens d'arriver à Lyon, et je t'assure que je n'ai pas perdu mon temps. J'ai déjà commandé à Fourvières la messe qui doit servir de prétexte à notre imposante manifestation; j'ai commandé également les bouquets dont je veux décorer nos amis; — demain, il ne restera pas une seule violette dans tout le département. Enfin, j'ai convoqué pour ce soir à mon hôtel les gros bonnets du parti afin de nous entendre sur l'ordre et la marche du bœuf gras, je veux dire de la fête. Tu peux compter sur mon savoir-faire; ça sera tout bonnement épatrouille-

lant, selon l'expression de notre gracieuse impératrice.

Adieu, je te la cherre avec chinchérité, comme tu dis, toi, mon gros et bien cher Auvergnat.

Signé : DE MAUPAS.

### A l'hôtel X...

M. de Maupas est en conférence avec les quelques bonapartistes que comptent encore notre ville et notre département.

M. de Maupas. — Nos regrets et nos vœux sont les mêmes. Sous l'Empire, nous avions de bonnes places, nous émargions au budget, et quand une fois l'on a goûté à tout cela...

Chœur de bonapartistes. — ... Il est dur de s'en passer!

M. de Maupas. — Je vous comprends... Ainsi nous pouvons absolument compter sur votre concours...

Chœur de bonapartistes. — Comptez-y!

M. de Maupas. — Pour le moment, voici ce que je viens vous demander. C'est demain la Sainte-Eugénie; il y aura manifestation à Fourvières; venez y avec tous vos amis. (Silence général)... Eh bien, vous ne répondez pas!...

Premier bonapartiste. — Ce serait avec enthousiasme que je me joindrais à vous... Malheureusement cela m'est impossible. Une affaire urgente et d'une importance capitale me retiendra... Excusez-moi.

Deuxième bonapartiste. — Moi de même; je serais très-heureux... Mais ma femme est en couches...

Troisième bonapartiste. — Mon petit dernier a la coqueluche...

Quatrième bonapartiste. — Ma belle-mère arrive demain et j'ai hâte de l'embrasser...

Cinquième bonapartiste. — Tenez, Monsieur de Maupas, je serai franc; aussi bien ces messieurs ont-ils épuisé tous les prétextes dont j'aurais pu me servir...

M. de Maupas. — Parlez!

Le cinquième bonapartiste. — Certes je suis dévoué à l'Empire autant qu'on peut l'être; mais je crois inopportun de faire ainsi connaître mes sentiments en m'associant à une manifestation publique. Les bonapartistes, je dois vous le dire, sont — oh! bien à tort! — fort mal vus à Lyon; en me déclarant ouvertement des leurs, je ruinerais mon crédit... Soyez sûr qu'au fond tous ces messieurs pensent comme moi.

M. de Maupas. — Ainsi, vous refusez... tous!

Chœur de bonapartistes. — Avec regret!

### Dans un cabinet particulier

M. de Maupas, quelque peu désappointé, n'a pourtant point cessé de rechercher des recrues pour la grande manifestation. Se souvenant de l'appoint considérable fourni par le demi ou quart de monde parisien au parti de l'Empire, il s'est demandé pourquoi il n'en serait pas de même en province. Il a donc lié connaissance — chose facile! — avec la peu farouche M<sup>lle</sup> Amanda, danseuse au Grand-Théâtre (dernier quadrille), et l'a invitée — chose encore très-facile! — à souper avec lui dans un cabinet particulier.

L'on en est au dessert et aux épanchements intimes.

M. de Maupas. — Ma petite Amanda, ne me confondez pas avec un amoureux vulgaire; je suis un homme grave et veux vous faire une position...

La France était autrefois un pays expansif et tapageur. Ce pays demandait ses inspirations à son propre génie, et, s'il s'inspirait parfois de l'étranger, c'était de la Grèce ou de Rome. Il aimait la vie publique des anciens, la libre pensée, les libres propos; la chanson, l'épigramme et le sifflet étaient ses armes familières.

Nous, nous avons changé tout cela!

Nous sommes graves, respectueux, imbus des bonnes traditions des pays de brouillards, Anglais, Flamands, tout, excepté Gaulois. Nous lâchons des phrases au lieu de mots; les élégies ont remplacé la chanson. Le sifflet doit disparaître avec le vaudeville!

« Le gentleman, disait Balzac, est un cercueil ambulante qui contient un Français. Le Français s'agite par moments et donne des coups contre son enveloppe anglaise; mais la mode le retient, et il consent à y étouffer. »

Etouffons donc et ne sifflons pas!

Le public des théâtres doit ressembler à celui des tribunaux.

« Messieurs, n'oubliez pas que toute marque d'approbation ou d'improbation est interdite! »

Bannissons Pipe-en-Bois! Sus aux coteries! Que l'envie se tienne coite! Que la camaraderie se taise!

Cependant, sous toutes ces choses déplorables, Pipe-en-Bois, les coteries, etc., il y avait une grande chose: la passion.

Et voilà pourquoi je suis partisan du sifflet.

Le sifflet a sa légende.

Un jour, un jeune premier arrive pour débiter dans une petite ville.

Il n'avait jamais, jusque-là, joué que dans des granges.

Aussi, de même qu'aux yeux du voyageur perdu dans le désert le mirage fait apparaître des Babels, des Alhambras, des arcs, des statues, de même l'enivrement du début métamorphosa le bourg de quatre mille âmes en Babylone pour notre pauvre comédien.

Mais, le soir, quelle déception!

Rentré dans les coulisses, et les poings fermés:

— Si jamais, s'écria-t-il, on me reprend à débiter dans une grande ville!

C'est pourquoi il vint à Paris.

A Paris, le directeur du Petit-Lazari l'engagea, et l'un des auteurs du théâtre lui confia le rôle de l'amoureux dans une pièce nouvelle.

Cet amoureux était vicomte. Pour jouer un vicomte, on ne saurait se costumer avec trop de luxe, et vous savez ce qu'on entend par « luxe » au Petit-Lazari. Notre homme fit des prodiges. Il emprunta. Le soir de la première représentation, il avait un pantalon à carreaux gris sur gris, un habit noir et une toque. Oh! mais une toque admirable, toute en velours, comme un ligueur. Il était si content de sa toque, le malheureux, qu'il ne pouvait se résoudre à la quitter, et c'est sa toque sur la tête qu'il fit à la marquise sa déclaration.

Insuccès complet.

— Eh! dis donc, là-bas! lui cria un titi, tu n'vas pas te taire, Henri III!

Comme il avait le feu sacré, il ne désespéra pas. Seulement, il changea d'emploi. Il quitta le Petit-Lazari et partit pour l'étranger, « décidé, dit-il à un de ses camarades, à étudier le grand répertoire. »

Cinq ans plus tard, à Bruxelles, il jouait le *Tartufe*. Sifflé encore.

— Il fallait venir en Belgique, s'écria-t-il, pour entendre siffler Molière!

TONY RÉVILLON.



### GANDOISES DE LA SEMAINE

Ah! celle-la, je la trouve forte, mais dans des proportions de force que l'on pourrait dire inconnues jusqu'à ce jour.

Vous savez tous, Lyonnais mes frères, avec quelle juste défaveur les cercles catholiques ont été accueillis parmi nous. Vous n'avez pas oublié que ce fut à la Croix-Rousse que les inventeurs de ces pieux cabarets ont d'abord planté leur tente — ce qui prouve que les corps les plus sains ne sont pas plus à l'abri de la maladie que la vigne

la plus vigoureuse n'est assurée contre les morsures du phylloxéra.

Mais voici où est le joli de l'institution:

Ces gaillards là étaient parvenus à se loger, en partie, aux frais de la ville. Je ne m'en étonne qu'à moitié; on me dirait demain que les cercles catholiques ont obtenu le décret d'utilité publique, que je ne m'en étonnerais pas du tout.

Où, mes amis, on jouait au billard dans une salle dont le loyer était soldé par la caisse municipale. Dès le matin, car ces gens sont très travailleurs, on se livrait au carambolage, par le massé ou à l'aide de l'effet rétrograde qui se trouvait joliment en situation.

Afin que rien ne manquât à ces jeunes disciples du regretté Berger, ils ont eu, sans douleur, les jouissances acres du martyre.

Comme ces messieurs faisaient beaucoup plus de bruit que de besogne, et qu'ils gênaient l'école laïque qui confine à leur cabaret, on les a priés de circuler, ce qu'ils font en rechignant.

Il paraît que le moment n'est pas encore venu de dire: la maison est à moi — mais si on les laisse faire, ça ne tardera guère.

\* \* \*

Une des choses qui me charment le plus, sans me surprendre, bien entendu, c'est le cas que fait le service de la voirie des décisions du Conseil municipal.

Comme on voit bien tout de suite qu'il y a là une main ferme et qui obéit à la volonté d'un homme pour lequel le droit administratif n'a pas plus de secrets que le calcul intégral et différentiel!

Le Conseil municipal a décidé qu'on enlèverait les piédestaux qui salissent les places Perrache et de Lyon, il y a de cela plusieurs mois. Afin d'assurer l'exécution de ses volontés, ce même Conseil a voté une somme suffisante pour couvrir les frais de démolition.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel empressement on n'a rien fait. Non pas qu'on refuse d'obéir, mais ce sera pour quand on aura le temps.

Ah! dame, on n'est pas des Ponts pour rien. Ce n'est point inutilement qu'on a sucé le lait de la plus autocratique des administrations. Quand on a la science infuse, on le fait voir.

Et toi, Conseil municipal, tu peux te fouiller.

Si l'on en croit un bruit qui pourrait se répandre, on espère, rue de la Bourse, que l'ingénieur Ducros aura sa statue place de Lyon, en souvenir de sa paternelle administration dans le Rhône, et des ponts qu'il a si bien réussis sur la Marne.

Quant au piédestal de la place Perrache, il recevra l'image en bronze d'un autre ingénieur, que je ne nomme pas pour ne point blesser sa modestie, mais qui n'est pas connu par son respect pour les décisions du Conseil municipal.

\* \* \*

Je me souviens qu'il y a longtemps, bien longtemps, M. le conseiller d'Etat, préfet du Rhône, administrateur de la ville de Lyon, a pris la peine de nommer une

M<sup>lle</sup> Amanda. — Se peut-il? O homme généreux! Vous allez m'acheter des meubles...

M. de Maupas. — Non, mais je vous fournirai mieux que cela, car je vous donnerai la célébrité, et, une fois que vous serez lancée, le reste viendra tout seul... Voyez plutôt M<sup>lle</sup> Valtresse...

M<sup>lle</sup> Amanda. — Valtresse... connais pas!

M. de Maupas. — C'est une petite actrice parisienne de nos amies. Elle n'a aucun talent, ce qui ne l'empêche pas de faire parler d'elle... Imitiez la!

M<sup>lle</sup> Amanda. — Vite, dites-moi, Monsieur, comment je dois m'y prendre?

M. de Maupas. — C'est demain la Sainte-Eugénie; participez à la manifestation qui se prépare...

M<sup>lle</sup> Amanda. — Avec les badingoins!.. Ah bien, non, tu sais!.. Je ne jouis pas de beaucoup de considération, mais je tiens au peu qui m'en reste. Ainsi, zut!...

#### Dans la rue

M. de Maupas, voyant sa manifestation ratée, se promène désespéré. Tout à coup il avise un facteur lyonnais qui passe; une idée qu'il trouve lumineuse lui traverse l'esprit.

M. de Maupas. — Vous êtes commissionnaire?..

Le facteur. — Facteur lyonnais, pour vous servir... Cinquante centimes la course, un franc l'heure...

M. de Maupas. — Fort bien... Je vous prends à l'heure.

Le facteur. — Qu'y a-t-il à faire, bourgeois?

M. de Maupas. Nous allons chercher quelques-uns de vos camarades; je vous procurerai d'autres coiffures et vous viendrez à Fourvières avec moi.

Le facteur. — A Fourvières... l'on dit qu'une manifestation bonapartiste y doit avoir lieu ce matin.

M. de Maupas. — Sans doute, et c'est justement pour cela...

Le facteur. — Ah! mais, dites donc, vous... il ne faudrait pas m'insulter, ou, gare de dessous, je vais cogner... Je suis pour servir le public; ainsi faites-moi cirer les bottes, frotter, balayer, récurer... me voici prêt. Mais, pour la besogne que vous me demandez, bernique! C'est trop dégoûtant.

#### SECONDE LETTRE

A M. Rouher, député. — Paris

Mon pauvre Eugène,

Eh bien! elle a eu lieu, la manifestation, mais, à vrai dire, pas si brillante que je l'espérais. Aussi, est-ce le cœur navré que je t'écris; pourtant il faut bien que tu saches toute la vérité. Nous étions cinq en tout à Fourvières, plus quelques dames venues peut-être pour entendre l'office sans savoir de quoi il s'agissait.

Cinq, nous n'étions que cinq! Et encore ai-je failli être tout seul! C'est ce qui serait bel et bien arrivé si, pour sauver la situation, je n'avais usé d'un truc ingénieux.

Figure-toi que même nos amis ont refusé de m'accompagner; quoique bonapartistes, ils manquent absolument du toupet qui fait notre force. Ils portent leurs opinions comme une infirmité, en s'en cachant le plus possible. Est-on encore assez bégueule en province!

Cependant, pour réussir, je me suis donné une peine de tous les diables; j'ai couru de tous côtés et me suis adressé à toutes sortes de gens; personne n'a consenti à me suivre. J'allais donc me trouver seul quand, à la table d'hôte de mon hôtel, j'ai rencontré par bonheur un groupe d'étrangers dont pas un ne parle un mot de français. Vite je leur ai proposé — par signes — de se promener avec moi pour visiter la ville. Ils ont accepté et alors — tu comprends — je les ai conduits à Fourvières. Voilà mon truc! Grâce à lui, tout est sauvé.

C'est égal; je suis désolé et furieux... Ah! si j'avais pu faire venir Greffier, Carra ou quelque autre de nos manifestants par excellence!.. Mais hélas! tristes victimes, ils languissent au-delà des mers ou derrière les durs barreaux d'une prison. Si du moins j'avais eu, avant de venir ici, la bonne idée d'emprunter à Amigues quelques-unes de ses blouses blanches!.. La manifestation aurait eu ce caractère imposant que nous rêvions de lui donner.

Mais c'est assez parler sur un si lamentable sujet et je termine en te serrant la main.

Signé: DE MAUPAS.

#### ÉPILOGUE

On lit dans les feuilles bonapartistes:

« La fête de Sainte-Eugénie a été célébrée à Lyon avec éclat. Une foule aussi nombreuse que recueillie se pressait à Fourvières...., etc., etc. »

CADET.

commission à laquelle il a confié le soin de rédiger un projet d'embellissement du Parc de la Tête-d'Or.

Cette commission, si l'on ne m'a point trompé, s'est même réunie, — ceci soit dit sous toutes réserves, — et des personnes qui prétendent tout savoir, assurent que diverses propositions lui ont été soumises.

Bien convaincu que j'exerce un sacerdoce en collaborant au *Journal de Guignol illustré* (trois sous le numéro chez tous les libraires et dans les kiosques), je croirais manquer au plus élémentaire de mes devoirs, si je ne sollicitais pas très-humblement des nouvelles de la susdite commission.

Y a-t-il des projets arrêtés, ou simplement des projets projetés, ou, plus simplement encore, pas de projet du tout ?

Dans ce dernier cas, je propose de mettre la commission en serre-chaude, au Parc, dans l'espoir qu'une douce chaleur et le parfum des fleurs aideront à l'incubation de l'œuvre confiée aux soins éclairés et intelligents, mais pas pressés, des commissaires.

Depuis Jérôme Paturot, et peut-être même avant ce célèbre personnage, on ne s'est guère gêné pour blaguer les statisticiens.

On a eu tort, car la statistique a du bon, et en en usant modérément, ainsi que le sage fait de la moutarde, on ne s'en trouve pas trop mal.

Ce qui jette un froid sur l'enthousiasme de beaucoup de gens pour cette science, qui est encore à son jeune âge, c'est le manque de confiance dans la manière d'opérer de ses disciples.

J'espère que la façon intelligente dont on procède au recensement général de la population française, celle qui est fixée sur le sol, et celle qui se contente d'y flotter, va bien modifier l'opinion des incrédules.

D'abord, il faut admirer le soin intelligent avec lequel on a disposé les colonnes officielles dans lesquelles on nous enregistre tous. Il y a place pour les fous, les idiots, les sourds-muets, les aveugles de naissance, et ceux qui le sont devenus pour avoir osé regarder de trop près la gloire du baron Chaurand, le civisme de M. Ducarre, ou les miracles de Lourdes; on note aussi les bossus, les boiteux, etc., etc.

Il y a une chose, une seule qui me chiffonne; je crains l'excès de zèle chez les recenseurs. Voyez-vous d'ici un de ces honorables fonctionnaires se croyant obligé de mettre des chiffres un peu partout; ça le conduirait à commettre des erreurs peu flatteuses.

Le recenseur entre chez un bon bourgeois, et, après les politesses en usage chez les employés du gouvernement, il demande au maître du logis :

— De combien de personnes se compose votre famille, combien de chaque sexe ?

— Nous sommes sept dans la maison : le père, moi-même, sans nul orgueil; la mère, et quatre enfants, en tout trois de chaque sexe, et ma belle-mère qui n'appartient plus à aucun sexe.

— Il n'y a pas de colonne pour les belles-mères, c'est un oubli qu'on réparera dans cinq ans. Pour aujourd'hui, nous la comprendrons dans le sexe auquel elle a selon toute probabilité appartenu. Nous disons alors quatre féminins et trois masculins.

— Comme ça, la difficulté se trouve tranchée.

— Et, dites-moi, Monsieur, serais-je plus heureux chez vous que chez votre voisin ? Avez-vous, dans votre charmante famille, des fous, des bossus, des...

— Pas le moindre, Monsieur, pas le moindre.

— C'est embêtant, parce que voilà des colonnes qui vont rester vides, et l'on pourrait m'accuser de négligence.

— Croyez à mon regret.

— Voyons, en cherchant bien...

— Vous savez, si vous tenez beaucoup à mettre quelque chose, mettez ma belle-mère dans la colonne des folles.

— Je vous disais bien qu'en y mettant de la bonne volonté...

— C'est la première fois, Monsieur l'employé, que ma belle-mère m'aura fait plaisir : elle me procure la satisfaction de vous être agréable.

Si cette scène, bien naturelle, se reproduit souvent, nous aurons une bien jolie statistique.

Messieurs les recenseurs, pour l'amour de la patrie, souvenez-vous du mot de M. de Talleyrand : pas de zèle, nom de nom, pas de zèle ! GNAFRON.

## PREDICTIONS POUR LA SEMAINE PROCHAINE

M. Senterre profitera de la présence de M. Faure, à Lyon, pour lui proposer de chanter *Hamlet* au Grand-Théâtre. L'affaire manquera, parce que M. Faure refusera de payer sa place.

Tarabusté par les députés, M. Dufaure leur fera remarquer qu'avec leur ladrerie à l'endroit des desservants, ceux-ci n'ont même plus le moyen de se donner des calottes.

On fera remarquer au gouvernement français que c'est lui qui tient l'échelle, pendant que les Anglais franchissent celles du Levant. PICK-NICK.



## CORS ET MUSETTES GALERIE LYONNAISE

### Portraits à la plume

II

M. AYNARD

Conseiller municipal

*Væ soli!* nous dit l'Écriture...  
Aussi, n'étant point radical,  
Fait-il assez triste figure  
Dans le Conseil municipal.

Car, dans ce Conseil écarlate,  
Il est seul !.. Son opinion  
Est rose-pâle — ce qui flatte  
Tes mânes, *Journal de Lyon!*

On l'a nommé pour tenir tête  
Aux républicains avancés;  
Mais, citant Corneille, il répète :  
Moi seul... et ce n'est pas assez !

Pour peindre l'ennui qui l'accable,  
Il faudrait être de Foë,  
Car son triste sort est semblable  
Au tien, Robinson Cruséo !

Jadis Robinson, dans son île,  
Seul avec Vendredi vivait;  
De même il est pour notre édile  
Un Vendredi : Monsieur Bouvet.

Et, quand Monsieur Bouvet le quitte,  
Il reste seul — *une! deux! trois!* —  
(Ainsi que dans la *Favorite*)  
... Avec son inutile voix !!

CADET.

## PAROLES ET MUSIQUE

Lorsque, après les premiers débuts, on put se rendre compte de la valeur des artistes qui composaient la troupe de grand opéra, beaucoup de gens se dirent : ça ne vaut pas le diable, mais enfin nous nous rabattons sur l'opéra-comique; il y aura toujours M<sup>lle</sup> Isaac.

Malheureusement M<sup>lle</sup> Isaac ne peut pas, à elle seule, représenter un opéra-comique; il y a un partenaire indispensable : c'est le premier ténor, et jusqu'à ce jour d'hui 22 novembre, il n'y a pas de ténor.

Comment il se peut faire que nous n'ayons rien de complet à une époque aussi avancée, c'est que l'on ne saurait expliquer que par une coupable et surtout regrettable incurie de la part de M. Senterre. On s'étonne aussi de ce que l'administration de la ville ne donne aucun signe de vie, et laisse, comme on dit, couler l'eau dans la rivière.

Il y a, dans la question du Grand-Théâtre, un côté qui touche à l'ordre public, et dont nous croyons, sauf meilleur avis, qu'il est indispensable de s'occuper.

Il ne suffit pas de dire : tant pis pour le directeur si l'on ne va pas à son théâtre, qu'il s'arrange. — Quand M. Ducros a fait voter à ses amis de la commission dite municipale, la subvention monstrueuse de 260,000 francs, il a pris l'engagement moral de nous donner de l'art pour notre argent.

Allez donc assister à une représentation de M. Senterre, et vous verrez ce que l'on sert aux Lyonnais pour ce prix là.

L'administration est donc complètement désarmée contre le sieur Senterre ? Ce directeur a donc le droit de tout faire, et même de ne rien faire ? On n'a donc pas le droit de lui dire : vous ne tenez pas vos engagements, troupe lyrique et troupe dramatique sont très loin d'être dans les conditions qui pourraient satisfaire aux justes exigences de la population, trouvez bon alors que nous supprimions la subvention.

Est-ce que M. Senterre pourrait se plaindre ? Est-ce qu'il n'est pas de notoriété publique que trois mois ne lui ont pas suffi pour compléter sa troupe ? Du train

dont vont les choses, il y aura des débuts jusqu'à la fin de l'année.

Il nous semble que, tout en repoussant toute responsabilité à raison de la situation du Grand-Théâtre, le Conseil municipal pourrait s'en désintéresser moins et inviter M. le Préfet à s'y intéresser davantage.

Au moment où nous écrivons ces lignes, M. Senterre ouvre ses portes au public pour lui faire entendre *Robert-le-Diable*, opéradan lequel M. Dartès, 1<sup>re</sup> basse doit faire son troisième début. Nous ignorons comment finira la soirée, mais il faudrait s'étonner si M. Dartès est reçu, car, ainsi que M. Sacareau, le baryton, il est d'une insuffisance notoire. Ça n'est pas sérieux.

Il faut s'y résigner et en faire son deuil : l'année théâtrale est perdue, et, quoi qu'il arrive maintenant, nous n'en aurons jamais pour notre argent.

Un essai à faire, c'est de ne plus donner de subvention; et, si l'on en croit l'expérience qui se fait au Gymnase, nous serons beaucoup mieux servis. Le succès qu'a obtenu la comédie de *Fromont jeune et Risler aîné* ne se dément pas, grâce au mérite de M. Lafontaine et de ses partenaires.

La saison des Concerts a recommencé; nous avons assisté à l'inauguration de la série des Concerts populaires de M. Aimé Gros, au Casino.

Nous y avons entendu avec le plus vif plaisir un violoniste déjà connu à Lyon, où l'on a eu l'occasion de l'applaudir : M. Marsick est venu, deux fois au moins, prêter à M. Aimé Gros le concours de son admirable talent.

À la puissance et à la pureté du son, M. Marsick joint la justesse la plus parfaite, le respect de la mesure et celui de la musique. Son chant est plein, large, magistral, sans afféterie; l'archet a tout à la fois la force et l'agilité. Les notes harmoniques sont excellentes.

M. Marsick ne pose pas et nous l'en félicitons sincèrement, en témoignant l'espoir de l'entendre encore chez M. Gros.

Un baryton, M. Henriot, a chanté deux morceaux dans le Concert de dimanche : l'air de *Joseph* et les *Rameaux*, de Faure.

La voix de M. Henriot est celle d'un baryton-ténorissant, ce qui explique le sombre de ses notes graves; mais, dans le registre élevé, l'organe a de l'éclat, du brillant, du charme, et l'artiste sait chanter.

Nos compliments à M. Aimé Gros; il a bien mérité de ses habitués. Voilà un heureux début.

ŒIL-DE-LYNX.



## CORRESPONDANCES

Nous avons reçu un très-grand nombre de lettres répondant à la question que nous avions adressée à nos lecteurs dans notre précédent numéro. Nos amis étaient priés de nous dire s'ils préféreraient que notre premier article fût en patois ou s'ils aimeraient mieux qu'il fût en français. À la très-grande majorité, nos correspondants se sont prononcés pour l'article patois; selon leur désir, nous continuerons donc comme par le passé.

Guignol remercie sincèrement tous ceux qui lui ont écrit en cette occasion.

Cogne-raide. — Ça que te nous envoyes sera mis sous les yeux de ton confrère d'Ulululu, que te fera de reponse.

Riquiqui. — Nous ons rien pu te griffarder faute de place. Ça que tu nous feras tiendre sera bien reçu.

Pique-Pus. — T'as parfaitement raison. Gnafron repondra z'à ta demande au prochain mimero.

G... X... — Je sis touché de ça que te me dis, et je voudrais ben te connaître.

Montagne. — Fais donc pas le grincheux avé nous; te penses ben que, si nous t'ons pas fait de reponse, c'est que le papelard n'était complet. Amiquiés.

Le Gérant, THEULE.